N° 81 — 7e ANNÉE Prix : 30 Centimes SEPTEMBRE 1912

LA VIE FUTURE

Abonnements : France. Algérie, Tunisie 5 fr. — Etranger 6 fr.

Rédaction et Administration : Rue Médée, 11 — ALGER

ESSENCE ET EMANATION DE LA PENSEE

La pensée est une émanation de l'Être suprême, raison consciente de toutes choses et l'essence de toutes les facultés de l'âme. Elle est le foyer étincelant de toutes les aspirations de l'être et le rayonnement de l'Infini, qui alimente toutes les manifestations de l'intelligence et des beaux sentiments.

La pensée traduit toutes les intuitions et les aspirations : elle est donc la conductrice, l'inspiratrice et l'instrument d'émission de tout ce qui existe dans le monde universel.

Toute la dignité et tous les bons sentiments de l'homme sont manifestés par la pensée; elle est donc l'instrument de toutes les belles et bonnes actions de la vie humaine; elle est aussi l'inspiratrice de la bienfaisance généreuse qui honore les cœurs nobles qui l'accomplissent discrètement. Mais, malheureusement, la pensée, dévoyée par les vices et les basses passions, devient la cause de toutes les défaillances et de tous les crimes qui affligent la société.

Les principes de la véritable morale consistent donc à bien penser et à réfléchir sérieusement sur la direction que nous devons donner à nos pensées, à notre conduite et à nos actions. C'est d'ailleurs le moyen le plus sûr pour arriver à suivre la voie qui conduit à la vérité morale.

La forte et saine harmonie du sentiment et des aspirations rend

les hommes meilleurs ; elle élargit l'intelligence, épure la pensée et mûrit la réflexion.

L'âme, dégagée de la matière, s'affranchissant des limites qui circonscrivent son action fluidique et éthérée, s'élance dans l'immensité de l'espace infini, où l'appellent les missions qui lui sont confiées. Mais heureuses celles qui ne sont pas attachées à notre pauvre terre par des entraves matérielles, qui les retiennent captives dans les régions arriérées du monde des épreuves et des réparations. Chacun doit tendre la main à ces âmes retardataires dans la voie de la vérité et de l'harmonie universelles. C'est là que doit se manifester la véritable fraternité.

La pensée qui révèle la vérité absolue est un rayon qui émane de la Divinité, nous montrant le progrès incessant de tous les éléments et de tous les êtres du monde universel. C'est une corde à nœuds tendue à l'homme pour le rallier à l'infini ; car l'homme n'est pas seulement la synthèse de son globe, il est encore le sommet des êtres qui composent les humanités.

L'âme qui a su comprendre sa destinée et remplir sa mission sur la terre, est heureuse de rejoindre sa famille spirituelle. Elle se précipite alors avec enthousiasme et bonheur dans les régions, trop peu explorées, de la pensée où vivent ceux qui ont su suivre et écouter le souffle bienfaisant des belles aspirations et des élans sublimes de leur cœur, leur montrant la voie du véritable bonheur et des joies non troublées des mondes translucides.

La pensée véritablement pondérée est la source de toutes les belles et bonnes actions et de toutes les inspirations généreuses, qui incitent les hommes à pratiquer la bienfaisance par toute espèce de bonnes œuvres. Ces pensées élevées, mises en pratique, forment la base de la véritable morale ; mais l'homme bienfaisant ne doit jamais oublier que le bien fait à nos semblables doit être entièrement désintéressé, car la véritable gloire consiste à être vertueux et modeste sans chercher à le paraître.

L'homme, a dit Plutarque, n'a rien en propre ; il administre les biens que Dieu lui a confiés. Le riche qui ne pratique pas la bienfaisance à l'égard de ceux qui sont dépourvus de moyens d'exis-

tence, est donc un intendant infidèle, qui abuse de la fortune qui lui a été confiée. Mais ceux qui pratiquent le bien et qui sont réellement animés de l'amour de leurs semblables regardent la mort sans frémir et sans regret; ils restent forts au milieu des joies et des espérances déçues : l'âme humaine sent alors son immortalité; mais elle décrit dans ses évolutions des courbes qui échappent aux conceptions terrestres.

Les beautés du monde invisible sont seules réelles; car celles que la terre peut donner, après avoir produit leurs fleurs éphémères, deviennent des tiges pâles et sans arome ni odeur; elles tombent en poussière, lorsque le soir de la vie arrive, pour être foulées aux pieds par les passants. Les jouissances de la vie, en apparence si pleines de charmes, passent comme l'aurore d'un beau jour. Elles sont semblables à la surface unie d'un lac tranquille que le moindre souffle de vent ride.

Il ne faut pas toutefois perdre de vue que la plupart des malheurs, des peines et des ennuis qui nous arrivent, résultent généralement de l'ignorance de la loi des conséquences; car si tous les hommes étaient bien convaincus que le bien produit le bonheur et que le mal engendre le malheur, chacun s'efforcerait de faire le bien et d'éviter le mal.

Les bonnes pensées sont des perles fines, trop souvent ignorées. Il importe donc qu'elles soient répandues à profusion; mais il ne suffit pas de prêcher les belles vérités de la bienfaisance par la parole et les écrits, il faut surtout les enseigner par l'exemple; car les beaux principes et les vérités d'une pure morale, enseignés par la pratique, pèsent quelquefois plus dans la balance éternelle qu'une génération d'hommes qui se débat dans un étroit égoïsme.

Ne laissons donc jamais échapper aucune occasion de semer dans les âmes de nos frères dévoyés des paroles de paix et de consolation. Notre vie, ainsi remplie, formera une chaîne d'or qui nous ralliera à l'Infini. Nos bonnes pensées sagement répandues, nos paroles consolantes et nos bonnes œuvres formeront un vêtement invulnérable et impérissable, que nous revêtirons lorsque celui qui couvre notre corps matériel aura été rendu à la terre.

Mais, en résumé, les pensées éthérées qui nous rappellent notre véritable destinée font le bonheur des hommes qui ne bornent pas leurs désirs aux faveurs que la terre peut donner, lesquelles ne sont que des illusions que la réalité détruit.

La force de la pensée est donc en raison directe du travail et des autres causes qui la provoquent. La pensée, suivant les efforts de l'âme épurée, est une puissance qui ne connait ni le temps ni l'espace ; elle va par le monde sans qu'on puisse arrêter son essor. Les diverses facultés de la pensée forment un cycle immense dans son évolution, car la pensée comme l'Infini est infinie : son domaine consiste dans l'espace sans bornes; elle est éternelle et universelle. La raison trouve en elle l'élément le plus conforme à ses facultés infinies et à son étendue illimitée.

Il est sage d'interroger souvent sa pensée et de se demander ce que l'avenir nous réserve.

La pensée ne peut être emprisonnée, elle tend toujours à s'émanciper. Il importe donc de bien la diriger.

La pensée déploie sa puissance et son immensité devant le panorama sans bornes de la nature universelle, éblouissante et lumineuse, par les milliards de soleils qui sont semés dans l'azur du firmament. Tant de beautés et de grandeurs révèlent l'*Infini*.

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.



Les Erreurs Scientifiques de la Bible

V

A quel que point de vue que l'on se place, l'homme ne peut apparaître que comme le couronnement du monde organique, après que le règne animal et le règne végétal ont reçu l'un et l'autre tous leurs développements.

A. DE LAPPARENT.

L'auteur du récit de la création en six jours avec repos au sep-

tième est un homme versé dans l'étude de la cosmogonie chaldéenne ainsi que de la cosmogonie des Perses, et élevé dans le pays chaldéen, sous la domination perse. On peut donc attribuer la composition du récit à l'auteur même du *Lévitique*, c'est-à-dire à Esdras, issu d'une famille sacerdotale (voir Esdras VII, 1, 6) qui fut transportée en Chaldée, après la ruine de Jérusalem. Esdras vint en Judée vers l'an 458 avant l'ère chrétienne; il publia le *Lévitique* en 442, de concert avec le gouvernement Néhémie. Comme la prise de Jérusalem par Nabou-Koudour-Oussour date de de l'an 586 et celle de Babylone par Cyrus, de l'an 536, il s'ensuit que *depuis plus de 120 ans* les familles juives vivaient au milieu des Chaldéens et *depuis plus de 70 ans* chez les Perses.

Ces familles étaient même protégées par les rois perses : aussi lorsque les juifs eurent la permission de retourner en Judée, il y en eut une cinquantaine de mille au plus qui suivirent leur compatriote Zorobabel, puis un siècle plus tard, Esdras; tandis que les autres, au nombre de plusieurs millions, rentrèrent dans les contrées Chaldéo-Persanes. Plusieurs juifs occupèrent des positions élevées à la cour des rois de Perse. Esdras et Néhémie, entre autres jouissaient de la faveur d'Artaxerxès.

Dans ces conditions, il est aisé de comprendre comment Esdras, docteur renommé, bien vu du roi, par conséquent vivant en bonne harmonie avec les mages ou prêtres des Perses a dû s'imprégner de leur théologie.

Le premier chapitre de la Genèse a donc pour auteur Esdras; il l'a écrit au milieu du V[e] siècle avant Jésus-Christ. Renan n'est pas de cet avis, mais il semble démontré qu'il s'est trompé.

Avant de terminer ce que nous avons à dire sur ce qui touche à l'astronomie, rappelons le passage où il est dit qu'à la prière de Josué, le soleil s'arrêta (Josué, X, 13). Nous ne nous y arrêterons pas; nos lecteurs savent que c'est la terre qui tourne autour du soleil.

Le déluge universel est impossible attendu que, la pluie a beau tomber, cela n'augmente pas la quantité d'eau totale qui existe sur le globe. Qu'il y ait eu des déluges locaux, cela est certain, mais un déluge universel est impossible.

Nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure de leur démontrer l'impossibilité de l'arche de Noë ; il n'y avait pas de place pour tant d'animaux c'est-à-dire pour loger un couple de chaque espèce ; mettons en effet seulement 150 espèces de mammifères, 7,000 espèces d'oiseaux et 130 espèces de reptiles et de Batraciens, en doublant, nous aurons pour le nombre des habitants de l'arche :

1° Noë et sa famille	8
2° Mammifères......................	300
3° Oiseaux	14.000
4° Reptiles et Batraciens............	260
	14.568

Nous obtenons ainsi quatorze mille cinq cent soixante-huit individus ; nous avons omis les mollusques, les articulés et les insectes. Est-ce que tout cela pouvait tenir dans l'arche dont voici les dimensions :

Longueur.........	162 mètres
Largeur..........	27 —
Hauteur	17 —

Le volume était donc tout au plus égal à 74,458 mètres cubes, soit 5 mètres cubes environ par être vivant. Comment tout cela aurait-il pu vivre dans un espace si restreint n'ayant qu'une lucarne et cela pendant dix mois ? Enfin où mettre la nourriture ? Et comment la conserver ? Il eût fallu 6,000 kilogrammes de fruits et de grains, 117,000 bottes de foin pour les animaux herbivores et comment nourrir les carnivores ? Et tout ce monde d'animaux pouvait-il vivre en paix ?

Enfin le récit du déluge biblique n'est autre chose que le récit chaldéen du déluge, à part quelques modifications.

On possède deux versions du déluge chaldéen L'une d'elles resta seule connue jusqu'en 1872 époque à laquelle Georges Smith découvrit dans les tablettes cunéiformes de Ninive le récit tout entier ; elles comprennent trois exemplaires d'un grand poème dont le déluge n'est qu'un fragment. Ces copies furent faites au VII[e] siècle avant notre ère, d'après un exemplaire très ancien que

possédait la bibliothèque sacerdotale de la ville d'Aurouk, en Chaldée. Cet exemplaire remontait environ à dix-sept siècles avant Jésus-Christ; il n'était lui-même que la copie d'un manuscrit encore plus ancien.

Il résulte de là que le récit Chaldéen est le prototype des récits bibliques et que la tradition du déluge a été apportée par les tribus hébraïques lorsque de Chaldée elles émigrèrent en Palestine.

Au point de vue zoologique, nous trouvons encore des erreurs. D'après la bible, les embranchements sont déterminés non par la structure interne des animaux, mais par le milieu où ils vivent; (voir Genès I, 20, 21, 24, 25. — Lévique XI, 9, 10. — Dentéronome XIV, 9, 10).

Quand on ne sait rien de la structure des animaux, ni du fonctionnement de leurs appareils, on est induit à les classer d'après des conditions extérieures. C'est ce que font nos enfants jusqu'à l'âge de dix ans; c'est ce qu'à fait la Bible; mais à douze ans, nos enfants savent qu'une chauve-souris n'est pas un oiseau, mais un mammifère; que la sauterelle n'est pas un reptile, mais un articulé; que la baleine n'est pas un poisson, mais un mammifère. La Bible, elle, en est restée à la classification enfantine.

« Voici quels seront les oiseaux que vous aurez en abomination. — La huppe et la chauve-souris. » (Lévitique XI, 13, 19).

« Vous mangerez d'entre les bêtes à quatre pieds, de toutes celles qui ont l'ongle divisé et qui ont le pied fourcher et qui ruminent. »

« Mais vous ne mangerez point de celles qui ruminent seulement ou qui ont l'ongle divisé seulement, comme le chameau; car il rumine bien, mais il n'a point l'ongle divisé; il vous est souillé. »

« Et le lapin, car il rumine bien, mais il n'a point l'ongle divisé; il vous est souillé. »

« Et le lièvre, car il rumine bien, mais il n'a point l'ongle divisé; il vous est souillé. » (Lévitique XI, 4, 5, 6).

Tout le monde sait que le lapin et le lièvre sont des *rongeurs* et non des *ruminants*.

En géologie, la Bible contient des erreurs aussi grossières.

Nos lecteurs connaissent assez de géologie pour savoir que depuis sa sortie du soleil jusqu'à nos jours la terre a passé par plusieurs phases successives. Elle a été gazeuse, puis liquide, comme du fer fondu, puis solidifiée *à la surface.*

Prenons-la à partir de ce moment. Quatre périodes se succèdent à des intervalles de plusieurs millions d'années.

Dans l'ère primaire se forment les terrains primitifs ; le plus ancien est le terrain *cambrien ;* on l'appelle ainsi parce que les géologues l'ont observé pour la première fois en Angleterre, dans le pays de Galles, en latin *Cambria.*

Certaines portions du terrain primitif n'ont jamais été recouvertes par d'autres terrains ; telles sont, en France, les parties de la Bretagne où s'élèvent aujourd'hui les villes de Saint-Brieuc, de Brest et de Nantes ; une partie du Morvan ; le plateau central où s'élèvent aujourd'hui les villes de Clermont-Ferrand, du Puy, de Tulle et de Limoges ; enfin, dans la Provence, les régions des Maures, où se trouve aujourd'hui la ville de Saint-Tropez.

Ces terrains primitifs se rapprochent du granit et comme le tempéramment et le caractère des hommes dépendent en partie de la nature du sol où ils vivent ; cela explique le caractère particulièrement énergique que possèdent les habitants de ces pays-là.

Dans cette période se forme la houille ; l'activité intense du globe se manifeste puissamment par des épanchements de porphyres et d'autres roches éruptives.

Ce qui caractérise l'ère secondaire, c'est le calme où l'activité interne du globe laissa l'écorce terrestre. La mer seule évolua en retraits suivis de réinvasions.

Vers le milieu de cette période, la mer qui s'était retirée à l'est, laissant à sec toute la région française, y revint. Elle n'y laissa plus subsister que des îles du terrain primitif. Un peu plus tard l'europe parut tendre à l'avènement d'un état continental ; déjà émergeait le bassin anglo-parisien, lorsque, vers la fin de cette période la mer revint sur les régions qu'elle avait abandonnées ; le bassin anglo-parisien disparut sous l'eau.

Ce qui caractérise l'ère *tertiaire,* c'est le soulèvement des hautes

chaînes de montagnes. La mer continue à évoluer en retraits et en réinvasions alternatives.

Le commencement de cette période est signalé par l'invasion méridionale de la mer qui forma alors une Méditerranée quatre ou cinq fois plus vaste qu'aujourd'hui.

En même temps, l'activité interne du globe se réveilla avec énergie. L'épanchement des roches éruptives à l'état de laves recommença. Cet épenchement accompagna le soulèvement des Pyrénées et des Apennins.

Vers le milieu de l'ère tertiaire, une invasion marine venant du nord couvrit la France, jusqu'aux régions centrales, tandis que la mer du sud reculait. Cette phase d'invasion septentrionale fut suivie d'un retrait. Toute l'europe à peu près devint une terre ferme parsemée de *grands lacs*.

Le milieu de l'ère tertiaire fut signalé par deux grands faits.

Le premier est une nouvelle invasion marine. L'europe fut découpée en une sorte d'archipel indien ; en France, la Bretagne devint une île.

Le second fait est le redoublement d'énergie de l'activité interne du globe. Les manifestations volcaniques se multiplient en Auvergne, dans la vallée du Rhin, en Hongrie. En même temps, les efforts de l'écorce terrestre pour conquérir une situation d'équilibre finissent par dresser au milieu des airs les hautes chaînes des Alpes, des Cordillères et de l'Himalaya.

A la fin de cette ère les épanchements de laves continuent ; mais le phénomène remarquable est la fin du climat à peu près tropical dont jusque-là avait joui l'europe ; les *hivers* apparaissent ; c'est la fin de la grande ère géologique proprement dite.

Nous arrivons à l'ère *moderne*. La première période de cette ère est appelée *époque quaternaire ;* elle est caractérisée par l'énorme extension des glaciers. On jugera de cette extension quand on saura que le glacier du Rhône par exemple, s'étendait jusqu'à Fourvières, aux portes de Lyon. Il avait une longueur de 469 kilomètres ; en certains points son épaisseur atteignait jusqu'à 1,700 mètres.

La seconde période de l'ère moderne, celle où nous sommes date de l'époque où se formèrent les tourbières. Avec *l'âge de la tourbe* commence le régime actuel.

Ce serait une erreur de croire que ces mouvements de la mer ont été brusques. Loin de là, ils se sont accomplis absolument comme ils s'accomplissent aujourd'hui, avec une lenteur plus que séculaire ; aussi les différentes ères dont nous venons de parler ont chacune une durée de plusieurs millions d'années.

(A suivre). ISIDORE LEBLOND.

Conseils aux Jeunes Spirites

C'est aux jeunes spirites, en effet, que je m'adresse plus particulièrement. Je voudrais les tenir en garde contre certains écueils dont on ne saurait trop se défier. Le nombre est grand de ceux qui font du spiritisme une sorte de jeu, le considérant volontiers comme un amusement bon à servir de passe-temps et à récréer les moments de loisir. Ils disent : « nous allons faire du spiritisme ! » comme ils diraient : « allons prendre un bock ! » ou bien : « allons passer la soirée au Théâtre ! » ou bien encore : « si nous faisions une partie de dominos ! »

On s'installe autour d'une table pendant quelques instants, on est grave ; puis comme au bout d'un moment on n'aperçoit aucun résultat, alors on s'impatiente, on commence à parler de choses et d'autres, jusqu'à ce qu'un membre de la réunion, se levant triomphalement, et jetant autour du cercle un regard de commisération, s'écrie, les yeux levés au ciel : Vous voyez, je vous le disais bien, c'est de la frime. Dire que des gens sérieux s'occupent encore de ces sortes de balivernes ! Et voilà où nous en sommes dans le XXe siècle !

Après ces mots on se lève, on se félicite les uns les autres

d'avoir reconnu ainsi l'impossibilité des phénomènes spirites, on parle d'autre chose, et c'est fini.

Il faudrait un livre pour énumérer les écueils qui se rencontrent à chaque instant; voila incontestablement ceux qui se présentent le plus souvent, chez nous surtout, où la légèreté, il faut bien en convenir, est la note prédominante du caractère.

Eh bien, amis lecteurs, vous qui avez entendu parler du spiritisme et qui dites qu'au fond de tout celà il pourrait y avoir quelque-chose, non, ce n'est pas ainsi qu'il faut faire, permettez-moi de vous le dire. Tout d'abord, prenez et lisez les œuvres de nos éminents écrivains spirites, Allan Kardec, Léon Denis, Gabriel Delanne, etc., etc.; étudiez premièrement la théorie avant d'en venir à la pratique.

Lisez donc, et après cela, vous pourrez expérimenter. Dans ce but, tâchez de rencontrer une personne initiée quelque peu du spiritisme, et surtout, oh! surtout, choisissez bien celles dont vous vous entourerez, celles qui devront composer votre groupe.

Non, le spiritisme n'est ni un jeu, ni un frivole passe-temps; c'est pourquoi il ne faut pas se présenter animé de pensées futiles, de pensées plus ou moins sérieuses, mais avec les sentiments de dignité que comporte la circonstance.

J'ai fini. Tout ce que je pourrais écrire maintenant ne serait que des redites. Les renseignements nécessaires, vous les puiserez dans les ouvrages dont je vous ai parlé plus haut. Rien n'y est omis et il serait puéril, autant que ridicule, d'ajouter quelque chose après cela. Ayez soin encore de ne donner prise à aucune fraude possible vous savez combien nous bannissons de nos séances les personnes suspectes à ce point de vue, ayant d'ailleurs pour principe qu'en spiritisme, aussi bien qu'en toutes choses, « *mieux vaut un sage ennemi qu'un maladroit ami.* »

H. Verdier.



Histoire d'une Obsession

(Suite)

Pendant que le capitaine avait cet entretien avec le vicomte de Choiseul, Barley était avec Mlle de Choiseul qui, depuis quelques jours, était devenue secrètement son épouse, dans le grand salon où se croyant seuls, tendrement enlacés, faisaient des projets d'avenir. L'amour, ce grand niveleur de préjugés et de conventions sociales, leur faisait oublier l'endroit où ils se trouvaient, et les dangers qu'ils couraient d'être surpris. Il n'y avait plus en présence une fille de duc et un obscur plébéien; il y avait deux jeunes êtres, également forts et beaux tous les deux, qui s'adoraient. Deux êtres qui faisaient litière de tous les honneurs, de toutes les richesses que crée l'orgueil des hommes, qui n'aspiraient qu'à vivre ensemble en une constante communion de leurs âmes. C'est pourquoi ils n'entendirent pas le capitaine qui, venant de prendre congé du vicomte, vint à passer devant la porte du salon entr'ouverte.

Il s'arrêta, comme médusé par ce spectacle. Une pâleur accentuée recouvrit ses traits, ses poings se crispèrent et, certes, si Barley, moins occupé, avait pu apercevoir le regard haineux qu'il lui décocha, il en eut certes frissonné.

Rebroussant chemin, de Barcyl décida d'aller prévenir le frère de ce qu'il venait de découvrir.

Ce dernier, outré de ce qu'il venait d'apprendre, se précipita vers le salon et eut le temps encore de voir Barley, qui, prenant congé de la jeune vicomtesse, la tenait encore par la main.

Un flot de sang empourpra la face du jeune gentilhomme à cette vue. Il allait se précipiter sur le couple, quand, juste à ce moment la porte du fond s'ouvrit et le Duc parut.

D'un coup d'œil circulaire, il remarqua, au trouble qui se lisait sur le visage des assistants, que quelquechose d'anormal avait dû se passer dans le salon. Il n'en fit rien paraître et allant droit au marquis de Barcyl, la main tendue :

« Soyez le bienvenu, capitaine, lui dit-il, pourrais-je savoir ce « qui me vaut le plaisir de votre visite ?

« Certainement, M. le Duc, répondit l'interpellé, je venais avec « l'intention de solliciter de vous l'honneur de faire partie de votre « illustre famille, en demandant la main de Mlle de Choiseul, màis « je crois, ajouta-t-il en jetant un regard méchant sur Barley, que « j'arrive trop tard et que le cœur de Mlle de Choiseul n'est plus « libre. »

Le Duc eut un haut-le-corps de surprise, et s'adressant à sa fille :

« Que veulent dire ces insinuations et qu'avez-vous à répondre « aux dires de M. de Barcyl ? »

La vicomtesse tremblait de tous ses membres et se demandait avec angoisses comment tout cela allait finir. Puis, prise soudain d'une résolution subite, elle se dit qu'après tout son cas serait connu tôt ou tard, que, par conséquent, il vallait beaucoup mieux savoir à quoi s'en tenir, que de rester dans l'angoissante incertitude.

Donc, s'avançant résolument vers son père, elle avoua l'union secrète qu'elle avait contractée avec Barley.

Elle n'omit aucun détail sur l'affection qu'elle avait toujours ressentie pour son frère de lait. Ensuite la transformation de cette amitié fraternelle en un amour ardent.

A mesure qu'elle parlait, le vieux Duc, qui avait eu d'abord une attitude courroucée avait senti peu à peu, fondre sa colère qui faisait place maintenant à un attendrissement de plus en plus visible.

Quand le Duc comprit qu'il n'y avait qu'à s'incliner devant le fait accompli, il en prit bénévolement son parti, car dans le fond de son cœur, abstraction faite de tout préjugé de caste, il se dit que sa fille serait heureuse avec son filleul. Mais il n'en alla pas de même pour son fils et le prétendant évincé qui, de ce jour, vouèrent une haine féroce au pauvre Barley. Haine forte pour l'un de l'orgueil froissé d'un noble obligé de s'allier à un plébéïen et augmentée chez l'autre d'humiliation d'amour-propre.

Dès lors il n'est pas d'embuches, pas de tracasseries que n'eut à subir le conseiller du Duc. Il dut d'abord quitter Paris avec sa

jéune femme pour se retirer dans un des châteaux du Duc de Choiseul, sur l'ordre expresse de ce dernier. Là, du moins, il aurait pu se croire à l'abri des vexations, des poursuites de toutes sortes que lui prodiguaient son beau-frère et le Marquis de Bareyl ; mais il s'aperçut bientôt que leur haine venait le chercher jusque là. Il aimait sa jeune femme à l'adoration, qui, du reste, le lui rendait bien. Un moment il avait craint que la vie d'exilés que son amour lui imposait ne lui fasse regretter son passé et sa liberté, mais la jeune vicomtesse lui fit bientôt comprendre qu'elle l'avait choisi librement, sans contrainte, et que son seul bonheur était d'être auprès de lui. Cette constatation lui fut d'un grand réconfort et lui donna une force très grande pour supporter les coups de l'adversité.

Pourtant, malgré cela, il eut à souffrir cruellement par la suite ; voici comment.

Un jour qu'il était dans ses terres où il aimait à aller constater l'avancement des travaux qu'il ordonnait lui-même, on vint en toute hâte le prévenir qu'il se passait quelque chose de grave au château.

Il remonta précipitamment à cheval et, piquant des deux, prit la direction de son habitation.

Quand Barley arriva dans la cour de son château, un spectacle terrifiant le médusa. Du superbe édifice qu'il avait quitté le matin il ne restait que quelques pans de murs noircis, le feu avait tout dévoré. Son premier mouvement de stupeur passé, il s'élança vers ses serviteurs consternés qui l'attendaient, réunis en un groupe dans un coin de la cour, et leur demanda ce que sa femme était devenue. Alors, le plus âgé, d'une voix que l'émotion faisait trembler, lui narra les faits suivants :

Quelques heures après son départ pour les champs, une troupe d'hommes armés, conduite par un chef à qui ils paraissaient obéir aveuglément, s'était présentée à la porte du château et demandait à parler aux maîtres de céans. Cet homme brun, à la moustache relevée, avait un regard froid et dur qui impressionnait désagréablement au premier abord. Comme on lui faisait observer que le maître était sorti, il parut satisfait de cette réponse et insistat pour

voir la châtelaine. Juste à ce moment, celle-ci, attirée par le bruit des voix et le piaffement des chevaux, se montrait sur le perron. A sa vue, le chef poussa un cri de triomphe et, mettant pied à terre, il s'avança rapidement vers elle. Avant même qu'on ait eu le temps de deviner ses intentions, il la prit brutalement dans ses bras pendant qu'un de ses hommes lui mettait un baillon et la ligotait solidement. Puis, pendant qu'une partie de la bande tenait les serviteurs en respect, il la jetta sur son cheval et, prenant le galop, il disparut pendant que les autres mettaient le feu au château.

(A suivre). ALEXIS PIRON.
(1689-1773).



APRÈS LA MORT

Je suis revenu pour remercier mon médium et pour lui dire à quel point j'aurais été heureux sur terre de le rencontrer. Votre remarquable organisme psychique vous permet, Madame, de communiquer avec la partie supérieure du *moi* spirituel, parce que voyez-vous, je suis tout à fait certain maintenant de la multiplicité des personnalités d'un même individu, dont je n'étais qu'à demi certain d'après mes observations. Ce que nous appelons le moi est un composé multiple d'êtres divers qui ne sont reliés entre eux que par la vie profonde de l'Ego. Un homme incarné, à l'état de veille, est tout à fait différent de l'homme endormi qui se dégage et agit avec son corps éthérique, et très différent de l'homme agissant dans son corps spirituel. Pour chaque état, il y a des sens, une mémoire, une intelligence adaptés, qui ignorent les sens, la mémoire, l'intelligence de l'état voisin, tout au moins dans la majorité des cas. Un grand nombre de manifestations spiritualistes ne sont compréhensibles qu'en tenant compte de ces différentes personnalités qui expriment le même individu.

Il semblerait que le moi réel soit comme un centre actif au

milieu de cercles excentriques diversement colorés. Si le centre actif se porte sur un des cercles, il ne voit, ne perçoit que la couleur de ce cercle, il devient rouge, vert ou jaune, et ne perçoit plus les autres teintes : il n'a la notion de l'ensemble qu'en étant au centre du système.

Vous êtes très étonnée que votre médiumnité exprime si parfaitement les émotions et les sentiments des esprits qui se manifestent par vous, et si peu les faits précis et matériels de leur existence ; c'est que vous n'entrez pas en rapport avec eux par le plan physique ou astral ; mais par le plan spirituel, et les personnalités qui viennent à vous n'expriment que leurs qualités spirituelles, qui ne comportent que des sentiments des expressions ou des pensées dégagées de l'influence terrestre ; tandis qu'un médium qui agit avec son cerveau physique traduira des dates des faits précis et sera incapable d'exprimer les idées métaphysiques ou les nuances des sentiments.

Le monde spirituel est plein d'étonnements et de découvertes, et celui qui y vient au sortir de la terre sans aucune préparation occulte et dans un état de gêne de souffrance ou d'ignorance qui le retient dans un milieu fermé aux beautés de la vie de l'au-delà, dans un état semi-terrestre, où les impressions de la terre dominent et s'imposent.

Pour celui qui a cherché la clé du mystère ; celui-ci s'éclaire en partie et la vie de l'âme peut se manifester ; car selon la parole sacrée : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. » C'est-à-dire des stades d'évolution *post-mortem*, où selon leur état vivent les esprits.

Je suis bien heureux d'avoir eu le bonheur de m'occuper des esprits et d'y avoir cru ; car le peu que j'ai su, m'a ouvert d'emblée la véritable vie de l'esprit. Je suis là dans la possession de mon moi spirituel qui domine ses moi inférieurs.

Les moyens que le Créateur de toute chose emploie son simples ; mais les résultats sont effroyablement complexes.

Voyez les infiniments petits la complication effroyable des mouvements qui animent les particules d'un atome voyez les opérations

chimiques qui s'opèrent au sein des cellules vivantes, et ne vous étonnez plus si les fonctions des êtres supérieurs comme l'homme sont si complexes et si étranges. Qu'il y a donc de merveilleuses choses à étudier et à enseigner aux hommes! et combien ils deviendraient meilleur s'ils savaient mieux; et pourtant la science seule, même la science spiritualiste ne suffit pas; car beaucoup de gens ont été appelés à connaître la doctrine des esprits, et n'en sont pas devenus meilleurs, et ont continué à vivre dans l'hypocrisie, l'égoïsme, le mensonge. Pour ceux-là le monde céleste se fermera; pour pouvoir le contempler, il faut avoir vécu avec l'amour de la vérité du devoir et du sacrifice; sinon le cercle étroit de l'égoïsme cerne l'homme dans une terrible prison.

La mort venge tous ceux qui ont été les victimes innocentes et place à leur rang véritable les âmes qui se sont efforcées de vivre selon la loi divine et selon leur conscience, et tout le reste n'est rien, et les plus grands génies restent emprisonnés dans le cercle infernal qu'ils ont tracé aux tour d'eux sans pouvoir le franchir.

Je vous remercie de tout mon cœur de m'avoir si longtemps écouté malgré votre fatigue, je désire vivement que votre vie s'améliore et vous laisse des loisirs afin qu'alors vous soyez plus à nous.

Stead, 7 juin 1912. *(Psyché).* J. D.

UN MAGE BLANC

Roman occulte reçu par le Médium écrivain Maxétone

CHAPITRE IX

Marthe Linds

— Oh! continua Stella, la pauvre petite victime! Il y a un Mage Noir dans sa vie et cet homme a fait son malheur par l'intermédiaire d'une

misérable, une italienne aux yeux de flamme dont le visage reflète une haine intense...

Henri poussa une exclamation étouffée :

« Le nom de cette Italienne? fit-il tout haletant ».

— Le nom de cette Italienne?.. répéta Radiory.

Le visage de Stella se contracta dans un effort douloureux :

« Elle ne veut pas qu'Henri la connaisse, gémit-elle, mon Dieu! que ne puis-je vous mieux renseigner. »

Le Mage Blanc prit la main de la jeune fille :

— Calmez-vous, Stella, dit-il, ne vous torturez pas l'esprit.

Voyez-vous le Mage Noir avec lequel elle s'associe pour nuire ? Il vous dira peut-être le nom de cette femme.

— Je vois le Mage Noir, reprit Stella ; il est l'amant de cette Italienne et c'est elle qui le pousse à mal faire. Je lis dans sa pensée le nom de sa compagne : elle s'appelle Michaëla ; elle est âgée de 40 ans. C'est une ancienne maitresse d'Henri Masson et elle est affreusement jalouse de la pauvre petite Marthe. C'est elle qui l'a fait hypnoptiser par ce maudit Mage Noir qui lui a suggéré d'abandonner son mari et de s'enfuir avec un ténor d'une troupe de passage, que Michaëla a placé sur son chemin.

— Tout cela est inadmissible, rugit Henri Marson, pâle et les poings crispés. Où Marthe aurait-elle connu ces gens-là ? Elle avait à son service une vieille domestique qui m'était particulièrement attachée et qui me tenait au courant de ses moindres allées et venues et de ses moindres conversations.

— Comment se fait-il que la servante de Marthe ait laissé toute liberté de mal faire à sa jeune maitresse ? questionna Radiory.

— La vieille Betsy a été corrompue par une forte somme, répondit Stella. Son avarice a triomphé de son honnêteté et elle a ménagé deux entrevues à Marthe et au ténor.

Ce ténor lui même était payé pour détourner la pauvre enfant de son devoir.

— Les misérables! s'écrièrent en même temps Edgar et son neveu.

— Stella, interrogea encore le Mage Blanc, pouvez-vous nous dire où est Marthe et ce qu'elle fait en ce moment ?

— Oui, répondit la voyante, mais aidez-moi, je vous en prie, car mon cerveau et mes membres sont las.

— Reprenez des forces, dit Edgar, soufflant sur les paupières de la

jeune fille et lui faisant encore quelques passes magnétiques. Vous sentez-vous maintenant disposée à répondre ?

— Oui, mon bon Mage Blanc, dit Stella.

— Eh bien, suivez Marthe à partir du moment où elle a laissé son mari.

— Elle s'embarque à Douvres, poursuit Stella ; elle met le pied sur la terre de France, elle arrive à Paris, elle s'y arrête. Elle y est encore.

— Qu'y fait-elle ? demanda Radiory.

— Elle chante tous les soirs dans un petit casino.

— Cette misérable n'a pas d'excuses, interrompit Henri Marson. La voilà lancée sur la pente du vice !

— Elle chante pour vivre, la pauvre enfant ! continua Stella dont le fin visage exprimait la pitié.

— S'en tient elle à l'amour de son ténor ? questionna rageusement Henri. Et Edgar répéta la phrase du jeune homme.

— Hélas, non ! soupira la voyante ; ce triste amant vient de l'abandonner et a suivi sa troupe. Avec l'existence qu'elle mène, Marthe ne saurait rester fidèle.

— Oh ! si je pouvais la rejoindre ! s'écria Henri. Je la tuerais comme un chien !

— Nul n'a le droit de tuer un chien et, à plus forte raison, celui de tuer sa femme, lança sévèrement Radiory. On méprise les coupables, on s'en éloigne, mais on ne les tue pas.

— Pourtant, reprit Stella, Marthe aime toujours Henri ; elle passe de terribles heures pendant lesquelles elle le regrette, s'accusant d'indignité, souffrant et pleurant, mais elle reste impuissante à se relever, car elle est soumise à une influence dominante de haine et de canaillerie.

— Pouvez-vous nous dire ce qu'elle fait en ce moment ? demanda Radiory.

— Oui, dit la jeune fille. Je la vois dans une chambre bien pauvre ; elle est assise et pleure en pensant que l'enfant dont elle va être mère n'aura ni la protection ni la tendresse d'Henri.

— Un enfant ! s'écria Henri au comble de l'émotion. Voudrait-elle me faire aimer l'enfant de son amant ? Cela, jamais ! je les haïrai autant l'un que l'autre et fasse le ciel que ma vengeance soit proche !

— Henri, fit doucement Edgar, nous ne pourrons nous comprendre tant que tu parleras de te venger d'une femme que je devine surtout coupable d'une faiblesse de volonté qui la mise à la merci d'êtres nuisibles. Tu ferais le jeu de ces canailles en te vengeant de Marthe.

— Stella, reprit-il, voyez-vous toujours Marthe ?

— Oui, elle se lève, elle prend une plume et du papier à lettres, elle s'installe devant une petite table pour écrire à Henri.

Pouvez-vous lire ce qu'elle écrit ?

— Non. Cela ne regarde qu'Henri. Ce dernier, les sourcils contractés, le regard féroce, marchait nerveusement dans le petit salon.

— En voilà assez sur ce triste chapitre ! conclut Radiory réveillant Stella qui ouvrit les yeux en souriant.

— Qu'ai-je donc dû vous révéler, s'écria-t-elle en s'adressant à Henri, que vous voilà si pâle et si tremblant ?

— Mademoiselle, répondit le jeune homme, je n'avais rien à espérer d'agréable en vous écoutant, mais je doutais tout de même que mon malheur fût si grand !

Et des larmes qu'il ne put retenir s'échappèrent de ses yeux.

— Monsieur, dit Stella, dont le cœur était toujours sensible à la souffrance des autres, je regrette de vous avoir, bien involontairement, causé de la peine. Soyez persuadé que je prends une part sincère à vos douloureuses émotions.

— Merci de tout cœur, Mademoiselle, fit Henri qui serra la main qu'elle lui tendait en pensant :

— Où il y a du charme et de l'intelligence, il est rare de ne pas rencontrer une bonté.

Il ne se trompait point en ce qui concernait Stella Harvers.

(A Suivre). MAXÉTONE.

BIBLIOGRAPHIE

VIENT DE PARAITRE :

Nous signalons à nos lecteurs la revue **HERMÈS** qui publie dans chacun de ses numéros d'excellentes chroniques d'actualité et de documentation, ainsi que des articles littéraires, scientifiques et philosophiques de tout premier ordre.

Comme son titre l'indique, cette revue fait une large part dans son programme aux études expérimentales de métapsychie et aux enseignements de l'occultisme. Nous sommes persuadés qu'elle intéressera tous les esprits modernes.

Un abonnement d'essai de trois mois est servi gratuitement à toute personne qui en fait la demande au directeur, M. PORTE DU TRAIT DES AGES, à Saint-Michel (Savoie).

Le Gérant : E. DURAND.

Alger. — *Papeterie-Imprimerie Ouvrière*, 60, Rue Sadi-Carnot